

Solidarité-psychiatrie : une réponse alternative à la folie
Solidarity-Psychiatry: an alternative to mental illness
Solidaridad-psiquiatría: una respuesta alternativa a la locura

Robert Letendre et Monique Panaccio

Numéro 7 (47), printemps 1982

Travailler le social

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035023ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035023ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letendre, R. & Panaccio, M. (1982). Solidarité-psychiatrie : une réponse alternative à la folie. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (7), 155–158.
<https://doi.org/10.7202/1035023ar>

Résumé de l'article

La mise sur pied du groupe Solidarité-psychiatrie, projet autonome orienté et géré par ses membres, guidé par des balises psychanalytiques et fondé sur l'idée d'« institution éclatée » est une recherche d'alternative au traitement de la souffrance mentale par l'institution psychiatrique. Il regroupe des personnes désireuses de constituer un réseau où l'entraide côtoie la recherche et où la folie est envisagée sous ses angles psychologiques, socio-économiques et culturels.

Solidarité-psychiatrie représente pour ses membres une manière de prendre sa folie en main, un réseau de vie où l'on utilise les éléments curatifs de la vie quotidienne pour en arriver à un mieux-être individuel et collectif. Il est aussi un collectif qui dénonce les faiblesses, irrégularités et injustices des « traitements » psychiatriques.

Solidarité-psychiatrie : une réponse alternative à la folie

Robert Letendre et Monique Panaccio

Si un intellectuel choisit le peuple, il doit savoir que le temps des signatures de manifestes, des tranquilles meetings de protestation ou des articles publiés par des journaux réformistes est terminé. Il n'a pas tant à parler qu'à essayer, par les moyens qui sont à sa disposition, de donner la parole au peuple.

Jean-Paul Sartre

Nous avons choisi (pour de mystérieuses raisons que nous tentons d'éclaircir au fil des ans) de « soigner » ceux qu'on appelle « les fous », les « malades mentaux », ceux « qui font une dépression ».

Après plusieurs années de ce genre de travail dans le secteur public, il nous est impossible de ne pas constater que notre rôle principal est comparable à celui de garde-fous. Nous devenons un peu comme des pompiers qui enverraient de la neige carbonique sur les « folies psychotiques » des gens. La résignation, la dépression nous guettent.

Principes fondateurs du groupe

Pour nous, la preuve n'est plus à faire que l'institution psychiatrique est le plus souvent anti-vie parce qu'elle étouffe tout désir. Nous pouvons constater sans peine (mais non sans souffrance) que les interventions psychiatriques ont plutôt pour fonction d'entretenir le processus d'aliénation que de permettre un pas vers la libération. Partant de là, nous avons mis sur pied un groupe de travail qui considérerait

- la *psychose* non comme une maladie mais plutôt comme une « tentative de dégel d'une situation gelée » (D.W. Winnicott), comme une « réaction de toute la personnalité à une situation de vie éminemment conflictuelle » (M. Mannoni et J. Lacan) ;
- le *délire* comme un langage dont le sens déguisé est à reconnaître ;
- le *symptôme* comme voulant dire quelque chose.

En bref à voir la folie dans sa positivité et à faire en sorte que la personne puisse au moins avoir l'occasion de la rendre plus vivable, plus créatrice.

Notre projet s'appuyait aussi sur l'idée « d'institution éclatée » développée par M. Mannoni. Nous voulions créer un groupe « éclaté » c'est-à-dire qui « vise à tirer parti de tout insolite qui surgit (cet insolite qu'on a coutume au contraire de réprimer) » (M. Mannoni).

Objectifs

Le but de notre démarche était de recruter des personnes « touchées et intéressées par la folie », désireuses de mettre sur pied un réseau d'entraide et de publier leur point de vue sur les questions soulevées par la folie ainsi que sur les réponses que la société leur donne. Nous voulions créer un lieu de rencontre, d'échange, de réflexion, d'action au niveau de la quotidienneté avec réflexion en retour sur l'action posée. Il s'agissait de constituer un réseau où l'entraide côtoierait la recherche, où la folie serait envisagée concrète-

ment sous plusieurs angles : psychologique, socio-économique, culturel etc. Ce groupe de réflexion (et d'action) viserait à identifier, démasquer et tenter de dépasser les multiples embûches auxquelles les « patients » et les « thérapeutes » se heurtent car pour nous, « un délire, loin d'être un non-sens, est peut-être un trop-de-sens dont on ne veut rien savoir » et la « psychose, loin d'être une maladie, est liée à la santé et concerne généralement des situations d'échec, non pas d'un sujet isolé, mais du sujet dans un environnement donné » (M. Mannoni et D.W. Winnicott).

Démarche

Le groupe Solidarité-psychiatrie naît au printemps 1979. Le recrutement s'effectue par l'intermédiaire des journaux de quartiers, des quotidiens, par la radio et par le bouche à oreille. Lors des premières rencontres, tous les quinze jours, plusieurs dizaines de personnes viennent aux informations. Une quinzaine y trouve son compte. Pourquoi viennent-elles ? À cette question, plusieurs réponses : le besoin d'appartenance à un groupe, à un quartier car « le contact ça ne s'achète pas, la chaleur humaine ne se consomme pas » ; le désir de « s'impliquer » dans un projet « vraiment concret » ; parce que « je suis allé en psychiatrie et j'ai peur d'y retourner », parce que « je me sens seul », parce que « la psychiatrie, ça fait mal aux gens », etc. D'emblée, les deux fondateurs mettent cartes sur table et définissent les principes qui guident leur action. À leur suite, les personnes qui décident de rester au groupe refusent le jeu des étiquettes « fou, non-fou », patients, bénévoles et énoncent le principe suivant : « tout aidé peut être aidant et tout aidant peut être aidé. » Les réunions se déroulent dans des locaux prêtés par une clinique externe de psychiatrie puis, suite à un refus du directeur des services professionnels d'utiliser ces locaux, elles ont lieu dans les appartements des uns et des autres.

Pendant l'été, Solidarité organise des activités et réunions auxquelles sont conviés de simples citoyens intéressés par la folie et des gens hospitalisés en psychiatrie. De bi-mensuelles, les rencontres deviennent hebdomadaires : une réunion d'administration alterne avec une réunion de discussion ; on y parle de la folie, des médicaments, des hôpitaux, des préjugés, du délire, de la « dépression », etc. Ces réunions servent également à faire le point sur l'action entreprise. À cette époque,

quelques membres abandonnent le groupe, n'étant intéressés ni par l'administratif (donc le décisionnel) ni par la réflexion, étant surtout désireux « d'agir et d'aider les autres ». À côté de ces réunions officielles, d'autres, bien plus nombreuses, se déroulent au gré des désirs de chacun : un réseau se tisse lentement. Enfin quelques membres décident de mettre par écrit le récit de leurs expériences et une pièce de théâtre est mise en chantier.

Le groupe pour continuer à se développer a besoin d'argent. Des démarches d'incorporation sont entreprises et des demandes de subventions adressées. En 1980-81, Solidarité-psychiatrie inc. reçoit une subvention de dix milles dollars lui permettant de louer un local où auront lieu désormais les réunions hebdomadaires et qui deviendra vite le point central des différentes activités. De la demande des gens et de l'intérêt commun de certains naissent plusieurs ateliers. Par exemple, la création d'un atelier de couture se fait, suite à la demande faite aux femmes par certains hommes de les aider à « recoudre leurs boutons ». On convient plutôt d'un partage du savoir-faire : ceux et celles qui savent coudre l'apprennent aux autres. De la même façon, c'est-à-dire du désir de plusieurs individus de partager soit leurs connaissances, soit leur désir d'apprendre et d'échanger, on assiste à la création d'un atelier d'électronique, d'un atelier du corps (se préoccupant d'alimentation, de relaxation), d'un atelier sur la condition masculine, d'un atelier d'accueil pour les nouveaux venus au groupe, d'un atelier d'écriture, d'un atelier pour la préparation d'un livre. Bref, il y a atelier quand un ou plusieurs individus en expriment le désir, en assument la responsabilité. Autrement dit, l'atelier naît quand il correspond à du vrai chez plusieurs.

Une permanence étant assurée par des membres du groupe chaque jour de la semaine, le local est aussi un lieu où on est certain de trouver quelqu'un pour parler ou simplement prendre un café et écouter de la musique, selon notre humeur.

Des recherches de fonds et de financement se poursuivent pour éviter de dépendre d'une seule source de financement. Il y a parfois, en ce domaine, des coupures imprévisibles. On organise un tirage, on vend des macarons, on retire des cachets de conférences données, on demande des cotisations volontaires. Idéalement, une autonomie financière serait souhaitable.

Parallèlement, Solidarité ne perd pas de vue les objectifs d'information et de publicisation. Une pièce

de théâtre intitulée *pas si fou d'être fou* écrite et montée par des membres du groupe est jouée plusieurs fois, remportant un franc succès et suscitant de nombreuses discussions dans le public. Mentionnons aussi la participation du groupe à plusieurs colloques, émissions de télévision et de radio. Enfin, avec d'autres groupes ayant des objectifs compatibles avec les siens, Solidarité travaille à organiser un rassemblement des différents groupes alternatifs à la psychiatrie.

Il va sans dire que ces activités sont tissées à même un réseau complexe de relations interpersonnelles : que ce soit dans leur rapport à la folie, dans leur prise de position politique, dans leur désir d'aider ou d'être aidé, les gens de Solidarité ont réussi à établir un climat d'authenticité. Précisons davantage la nature de ce regroupement.

Solidarité-psychiatrie : un réseau de vie

Les gens de Solidarité connaissent la folie. De près ou de loin, soit parce que certains ont senti la réalité dérapier et être remplacée peu à peu par le délire, soit parce qu'ils ont connu des proches vivant cette angoisse. Beaucoup ont connu l'appel de la mort, la solitude extrême dans laquelle plonge la dépression, l'incompréhension d'un entourage souvent terrifié devant la folie. Souvent ces personnes ont consulté en psychiatrie ou y ont été amenées par leur famille ou leurs proches. Elles ont parfois été entraînées dans le cercle vicieux de la chimiothérapie et des hospitalisations successives avec peu de perspective d'en sortir. Chose certaine, la réponse à leur souffrance n'est pas satisfaisante.

Solidarité-psychiatrie n'est pas un groupe de thérapie au sens habituel du mot. C'est une occasion de parler, d'échanger, de se mobiliser, d'agir et de rencontrer d'autres gens très sensibles et ouverts aux phénomènes de la folie. Le fait d'agir et de parler « à égalité » dans un climat exempt de préjugés peut permettre à certains de se dégager un peu de leurs problèmes et de leur souffrance. C'est une façon de prendre sa folie en main, de lui trouver son sens. Solidarité-psychiatrie utilise les éléments curatifs de la vie quotidienne pour en arriver à un mieux-être individuel et collectif. Même si le groupe n'en est pas un de thérapie, il peut donner lieu à des effets thérapeutiques, cela comme par surcroît.

Solidarité-psychiatrie est aussi un collectif qui dénonce les faiblesses, les irrégularités et les injustices

concernant les « traitements » psychiatriques. Le groupe ne nie pas l'existence de la souffrance mentale — loin de là — ni l'éventuelle positivité de certaines interventions professionnelles parmi celles qui sont authentiquement consenties, mais la plupart des membres déplorent la médicalisation de cette souffrance, les manipulations, les abus de pouvoir qu'elle engendre au sein des familles, de la communauté et de l'institution psychiatrique. À cet égard, certains porte-parole ont déjà eu l'occasion, lors de colloques, émissions de radio et de télévision, d'adopter des positions plutôt radicales, dénonçant les formes de répression et d'exploitation les plus courantes. La dimension politique des réalités qui touchent à la question de la « maladie mentale » n'échappe pas aux analyses du groupe — toutefois l'idéologie générale de Solidarité-psychiatrie se défend de tout totalitarisme et dogmatisme de pensée. Chacune a vraiment droit à ses opinions, des plus modérées aux plus outrancières. Il apparaît donc que Solidarité-psychiatrie n'a rien de politique ou religieux dans le sens étroit des mots, que son idéologie n'est pas exclusive et laisse la place aux fluctuations ; cependant, en ne perdant jamais de vue les droits essentiels de la personne, le groupe est prêt à assumer la portée politique et subversive de ses actions.

Enfin, Solidarité est composé d'individus qui ont une expérience de vie souvent riche du fait de leur rapport privilégié à la folie. Les actions de chacun et chacune tendent à s'intégrer au collectif. Chacun investit à sa manière ; certains participent à plusieurs ateliers, d'autres viennent seulement « faire un tour ». À Solidarité, on ne « fait pas une place » aux individus ; les relations interpersonnelles sont aménagées de telle façon que chacun prend la place qui lui convient, selon son style, sa personnalité, ses doutes et ses croyances. Le climat d'acceptation de « l'autre différent » est vrai sans que soient tués les secousses et vérités qui font mal. Cette possibilité de dire (parfois tendrement, parfois brutalement) est un élément caractéristique de Solidarité-psychiatrie qui permet d'éviter les rancœurs et les rancunes propres à une vie de groupe et d'accéder à des relations humaines authentiques. Malgré les différends et les diversités, il existe une attitude de complicité et de générosité entre les membres de Solidarité qui permet de ne pas perdre de vue les objectifs du groupe. Bien sûr, le groupe est soumis à des fluctuations : des périodes d'activités intenses alternent avec des périodes plus sombres mais ces moments creux sont sans

doute le prix à payer pour la recherche du vrai. Chose certaine, on ne cherche pas à maintenir artificiellement une façade du style « tout va toujours bien » qui ne bernerait personne.

Voyons maintenant quelles sont les principales embûches que rencontre Solidarité-psychiatrie, quelques solutions, questions et perspectives d'avenir.

Conclusion provisoire

Jamais un projet comme Solidarité n'aurait pu surgir d'une institution psychiatrique ; les « soignants » n'acceptent pas facilement de se départir de leur pouvoir et d'ouvrir un peu les yeux sur la folie. Cependant un des dangers qui guette Solidarité est de devenir à son tour institution, se sclérosant dans la routine confortable des visages connus, des amitiés sécurisantes, des activités intéressantes, d'une administration bien rodée avec, pour conséquence la perte de ses objectifs politiques. Afin de maintenir cet esprit de lutte, des discussions, des journées-bilan sont organisées pour faire le point sur les différentes activités et sur les objectifs poursuivis. De plus, certains membres de Solidarité se font les gardiens des visées politiques du groupe et ont un effet d'entraînement sur les autres par la seule force de leur implication. Inévitablement, certaines personnes se font parasites du groupe, n'y trouvant que leurs bénéfices, alors que d'autres (on en a vu) y mettent tellement d'énergie qu'elles quittent le groupe, épuisées. D'autres enfin « vont mieux » et passent à autre chose : travail, études, etc. Ceci pose la question : que vient-on donner à Solidarité-psychiatrie et que vient-on y chercher ? Question qui se doit de revenir de temps à autre dans les discussions-bilan. De là aussi se pose le problème du bénévolat : les gens de Solidarité ne sont pas rémunérés pour leur travail (les permanents reçoivent la somme de 5 \$ par jour pour leurs frais de transport et leur repas !) Comment le groupe fonctionnerait-il si certains étaient payés pour y travailler ?

Solidarité peut-il continuer à vivre du travail de personnes qui reçoivent l'aide sociale parce que souvent

la société leur refuse un travail à cause de leurs antécédents psychiatriques ou simplement parce qu'elles ont renoncé à essayer de se « réadapter » au sens courant du terme (à savoir : rentrer dans le cadre de la normalité) ?

Parce qu'on n'a pas les effectifs nécessaires et parce que la demande est trop grande, Solidarité s'est toujours refusé à faire de l'hébergement (il n'existe à peu près rien dans la région montréalaise pour offrir un gîte temporaire aux personnes qui en auraient besoin). On n'hésite pas, à l'occasion à faire du dépannage, les membres recevant chez eux des personnes en difficulté. Mais la mise sur pied d'un réel réseau d'hébergement demanderait beaucoup plus de ressources humaines et financières que le groupe n'en possède actuellement.

Au point de vue administratif, Solidarité est caractérisé par le réel contrôle du groupe par ses membres : tous peuvent assister aux réunions d'administration, tous ont droit de vote, chacun peut être animateur et secrétaire s'il le désire. La gestion est collective, les modalités de fonctionnement sont stables et claires. Cette structure administrative précise permet en revanche que la multiplicité des ateliers (naissants et mourants au gré des désirs) ne déroutent personne.

Actuellement, un projet de livre et un autre de vidéo sont en marche. Ce sont des projets collectifs à long terme qui permettent le maintien du fil conducteur et la cohésion de Solidarité. Ils sont menés par de petits groupes de travail (en consultation avec le grand groupe) en vue de l'expression et de la publicisation des idées de Solidarité.

C'est donc dans l'établissement d'un réseau alternatif à la psychiatrie, guidé par des balises psychanalytiques, en toute spontanéité et liberté que réside l'originalité et le bien-fondé de Solidarité-psychiatrie.

Robert Letendre
Psychanalyste
Co-fondateur avec Chantal Saab
du groupe Solidarité-psychiatrie
Monique Panaccio
Membre de Solidarité-psychiatrie